

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Jacques-André SAINTONGE



Par Françoise González-Rousseaux

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Les poètes ne meurent jamais tout à fait. Cette étude sur Jacques-André Saintonge, voudrait présenter un poète qui fut enraciné dans un coin précis de nos provinces romanes, et en même temps le chantre d'un lyrisme plus universel ; le témoin d'une époque révolue avec son art d'écrire et de penser, mais aussi le créateur d'une œuvre dont les résonances sont toujours actuelles.

Le lecteur d'aujourd'hui trouvera donc dans ses recueils à la fois un souvenir des goûts et des modes de son temps, dont il est le reflet, ainsi qu'un chant qui les transcende, étant de ceux que le Temps ne corrode pas.

Attaché à la Meuse par des liens tissés dès son enfance hutoise et que renforcera encore un exil volontaire de deux ans au Congo Belge, il choisira de se fixer sur les rives de la Meuse à Namur et d'y poursuivre sa recherche d'un Absolu, incarné dans les périssables et nostalgiques beautés de la nature, de l'enfance, de l'amour et de la foi poétique.

Biographie

André Dereppe était né à Saint-Léonard-lez-Huy le 24 décembre 1921. Marie Noël, qui fut sa correspondante, soulignait ainsi la date de sa naissance : *Enfant de Noël, vous êtes resté fidèle au miracle de votre nativité. (...) Y a-t-il en cette date bienheureuse un charme de perpétuelle naissance, que la vie jamais ne fane ?*

Il mûrit doucement à l'ombre d'une famille simple et aimante, un peu à la manière du Jean Clarembeau du Village gris (1), en qui il se reconnaissait. Il y accumula des souvenirs, le hameau natal, l'école primaire, les *merveilles de Huy*, la vallée mosane... toute une moisson pour ses poèmes futurs.

En 1946, il part avec sa femme pour le Congo Belge, comme journaliste de l'I.N.R. Après les deux ans de ce séjour vécu comme un exil, il revient s'installer en terre mosane, à Namur. La proximité du fleuve lui restitue ce cadre fait de nuages et de reflets changeants, d'eau calme et de grands bois tout proches dont il a besoin pour vivre.

Dès lors, il apparaît comme l'écrivain attentif à la terre, aux saisons, aux visages. Attentif aussi à ce qui s'écrit autour de lui (à cet égard, tout un aspect de son œuvre, correspondance, critique littéraire, est encore à découvrir). Très soucieux de préparer la publication de ce qu'il écrit, il laisse à sa mort, survenue brusquement le 14 août 1966, la matière classée par lui et sous-titrée d'environ 5 recueils de poèmes inédits.

1. Jean Tousseul.

Bibliographie

Sous le pseudonyme de Jacques-André Saintonge, il publie :

- ***Saisons***, Éd. Cyrano, 1948. Prix Max Rose attribué par un jury où siégeaient Armand Bernier, Maurice Carème, Edmond Vandercammen, Georges Linze, Paul Neuhuys et Marcel Thiry. (épuisé)
- ***Le jeu de l'ange et de la vertu***, Nice, Éd. des Iles de Lérins, 1949. (épuisé)
- ***Fiancée mon arc-en-ciel***, Dison-Paris, À l'Enseigne du Plomb qui Fond, 1949. (épuisé)
- ***Poèmes pour Namur***, Dison-Paris, À l'Enseigne du Plomb qui Fond, 1951. Prix Auguste Marin 1950. Réédité en 1990 par l'Échevinat de la Culture de Namur.
- ***Tenter de vivre***, Bruxelles, Verseau, 1960.
- ***Natales***, Bruxelles, Verseau, 1961. Prix du Royal Saint-Germain.
- ***Visages***, Bruxelles, Verseau, 1963. Prix Félix Trousson.
- ***Le pays de Namur***, Bruxelles, Éd. Charles Dessart, 1963. Album de photos avec commentaires en prose de J.-A. Saintonge. (épuisé)
- ***Toucher terre***, Bruxelles, Verseau, 1966. Prix des Scriptores Catholici.
- ***L'amour heureux et autres inédits***, Saint-Gérard, Doneux, 1986. Préface de Fr. González-Rousseaux.
- ***Dossier Saintonge***, Namur, Bibliothèque Communale, 1986.

Tous ces recueils sont épuisés sauf ***Toucher terre*** et ***Tenter de vivre***. La publication des inédits a été réalisée en septembre 1986.

La correspondance de J.-A. Saintonge avec les écrivains de son temps est abondante et encore inédite. Citons : Marie Noël, Geneviève Fauconnier, Gaston Bachelard, Jean Tousseul, Jules Supervielle, Géo Norge, Jean Guitton, Alexis Curvers, Harry Elström, Marcel Arland, Thomas Braun, Jacques Biebuyck, Daniel Rops, Marie Gevers, Noël Ruet, Joseph Hanse, Pierre Menanteau, Marcel Thiry, etc.

«*Les Chantelune*» chantent deux poèmes de J.-A. Saintonge, *Le mal d'enfance* et *Nous reviendrons*, Disques Duchesne, Liège.

Un enregistrement sur cassette a été réalisé par la R.T.B.F. Namur et mis en vente au moment des Fêtes de Wallonie 1986. Avec la collaboration du Conservatoire de Namur, Maryse Smal et Bernard Bombeck.

Texte et analyse

1. *Ah ! quel désir de nouveau me blesse,
Quelle impossible moisson de châtaignes
Et d'automnale forêt, quelle promesse
Du bleu de je ne sais quel regard bleu, quel règne*
- 5 *Sur un pays de ruisseaux, de sapins et de lisières
Saisi de je ne sais quelle improbable douceur ;
Quelle indicible vendange printanière
De bleu, d'herbe nocturne et de lèvres en fleurs ;*
- Et puis encor quels vols d'oiseaux à grands ramages,*
- 10 *Quelle rosée perlant au cœur de la rose,
Quelles syllabes de quel limpide langage
Naissant de je ne sais quelle contrée d'apothéose,*
- Quels dons éblouissants de je ne sais quels tendres lieux,*
- 14 *Quelle révélation de flamme et de neige,
Quel bleu plus bleu que le bleu, quel au-delà du bleu,
Oh ! le saurai-je jamais, le saurai-je ?*

(Inédit, 1966)

Ce texte est, par sa forme, assez exceptionnel dans l'œuvre de J.-A. Saintonge puisqu'il s'éloigne un peu de la versification régulière d'ordinaire employée par lui. Il a l'avantage de montrer que le poète n'était pas insensible à une certaine ouverture de l'écriture poétique, du moins pour la métrique et en préservant les valeurs rythmiques. Cependant, comme plusieurs autres poètes belges de sa génération, il suivra de préférence le modèle de Supervielle et d'Aragon, de Francis

Jammes et de Valéry, d'Auguste Marin et de O.-J. Perier, plutôt que celui de René Char, de Saint-John Perse ou de Marcel Thiry. Nous verrons aussi qu'il s'était créé une forme poétique bien personnelle.

Ici, l'émancipation porte uniquement sur la métrique puisque le poème reste écrit en quatre quatrains à rimes alternées. La texture du poème entremêle les vers impairs et les vers pairs de mètres inégaux. Les effets rythmiques qui en résultent ne dépaysent pas l'oreille. Par exemple, aux vers 3, 4 et 5 (*– quelle promesse...lisières –*) reliés par deux enjambements, l'ensemble fait une longue phrase musicale de 32 pieds. Le vers 13 compte quatorze pieds et est suivi d'un vers de onze, etc. La place accordée à la métrique «colle» étroitement au signifié qui veut traduire la blessure causée par l'Impossible.

On s'aperçoit tout de suite en écoutant le poème qu'il est structuré à partir de la question initiale :

Oh ! quel désir de nouveau me blesse ?

et de la réponse dilatoire donnée par le dernier vers :

Oh ! le saurai-je jamais, le saurai-je ?

Ce décasyllabe (découpé par deux césures qui lui donnent un rythme comme impair), n'est pas à proprement parler une réponse mais plutôt une autre question qui donne à entendre que la réponse c'est l'inconfortable doute qui accompagne l'insatisfaction de tout désir humain. Trois adjectifs négatifs le soulignent : *impossible* (v.2), *improbable* (v.6), et *indicible* (v.7).

Si l'on relie ces deux vers interrogatifs, – le premier et le dernier –, on constate que le texte qu'ils encadrent exprime, par une énumération, la sorte de souffrance éprouvée par la naissance d'un désir dont le poète ne saura jamais s'il pourra être comblé. Cet état d'interrogation et de doute est rendu par la multiplication du mot *quel ?*, dans treize vers sur

seize. C'est bien la flèche au milieu du cœur, l'élan vers l'inaccessible, la *blessure* (le mot est dans le vers 1) d'un être assez mystique pour éprouver à la fois la tendresse pour le Réel et la déception de découvrir qu'il n'est qu'apparences.

Après la question, en effet, s'énumèrent les promesses que le désir fait miroiter devant les yeux d'un poète sensible à la beauté, surtout lorsque celle-ci inclut un mystère. Ce sont d'abord les beautés de la Nature (châtaignes, forêts, ruisseaux, sapins, herbe, oiseaux, rosée et rose).

Mais il y a plus, le mystère est plus profond encore dans ce *bleu* qui hante le poème : *le bleu de je ne sais quel regard bleu – quelle indicible vengeance printanière de bleu – quel bleu plus bleu que le bleu, quel au-delà du bleu.*

Ce bleu mystérieux recouvre et encadre des désirs exprimés par des mots plus abstraits comme : *quelle improbable douceur – quelles syllabes de quel limpide langage – quelle contrée d'apothéose – quels dons éblouissants – quelle révélation.*

La Beauté, que le poète perçoit dans la nature, le saisit aussi comme une Idée, cachée derrière elle, impossible à atteindre et qui, en causant son insatisfaction, lui apporte la révélation d'un au-delà symbolisé par un bleu d'une étrange intensité.

L'état d'interrogation et de doute est renforcé encore par l'expression du doute même : au moins une fois dans chaque strophe on trouve l'expression : *je ne sais* (v. 4, 6, 12, 13), et sa résolution dans le passage du négatif à l'interrogatif dans le dernier vers.

Sous-jacent au champ lexical de Nature, il y en a un autre, juste suggéré, de *saison*, qui s'exprime dans la 1^{ère} strophe par *automnale forêt*, dans la 2^{ème} par *printanière*, dans la 3^{ème} par *apothéose* qui

pourrait indiquer la splendeur estivale, et dans la 4ème, par le mot *neige*.

Mais c'est sûrement le mot *bleu* qui est le plus chargé de symbole : se tenant à la lisière du concret et de l'abstrait, il ouvre à l'esprit les larges perspectives de la mer, du ciel, de l'espace intersidéral et de l'au-delà. Comment ne pas souligner l'analogie avec le vers de Rimbaud :

«....., *O bleu*,.....,
(...) *Silences traversés des Mondes et des Anges,*
O, l'Oméga, rayon violet de Ses yeux.

et jusqu'au *Oh!* du premier et du dernier vers, qui coïncide, par une homophonie imprévue et surprenante, avec ces vers énigmatiques du Sonnet des Voyelles...

Bleu, couleur cosmique, réservée depuis l'Antiquité égyptienne à la déesse Hathor, le rayon divin personnifié, issue de l'Absolu Amon, l'Inconnaissable...

Sans aller aussi loin, on peut dire de ce poème qu'il traduit une expérience personnelle de J.-A. Saintonge, cœur blessé par la Beauté de ce monde qui est le reflet d'un Ailleurs envoûtant et magique.

Ceci précise assez bien l'apport singulier de ce poète dans la littérature de son siècle : un lyrisme qui ouvre une porte sur le Tout-Autre entrevu et hors de portée. De cette vision, le poète restera toujours comme stigmatisé :

Au fond de tout cela et au terme de tout cela, c'est bien d'Absolu qu'il s'agit :

Angoisse sans visage
Où mon désir aura la mesure éternelle,
amorce d'une poésie en quelque sorte métaphysique.

(Conférence de J.-A. Saintonge pour Radio Lille, 1949).

On reconnaît ici un des grands thèmes du lyrisme, proprement platonicien, et dont il serait facile de montrer la persistance, de du Bellay :

*(Tu y pourras reconnaître l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore)*

à Lamartine :

*(Que ne puis-je porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi... »)*

et à d'autres Enfants de Septembre.

Choix de textes

Le trousseau

*Pour la Saint-Jean qui s'avance,
Je prépare mon trousseau :
Je fais mon efflorescence
Et dispose mes appeaux.*

*Pour mes noces bienheureuses,
Je suscite à l'horizon
Une saison vaporeuse
De linons et de nylons.*

*J'anime les fanfreluches,
Les volants et les froufrous ;
J'ourdis d'exquises embûches :
C'est du printemps que je couds !*

*J'ordonne d'une main preste
Le blousant et le bouffant ;
Chaque point promet un geste,
Un regard d'étonnement !*

*Je complotte des merveilles
Et des minoches de fleurs,
Je tisse des nids d'abeilles
Et des pièges d'oiseleur.*

*Je fais concerter la fronce,
La frisure et le feston ;*

Jacques-André SAINTONGE - 16

*Je prémédite l'annonce,
Le rappel et l'allusion.*

*Je ménage des brillances,
Des cloqués et des brochés,
Je trame des transparences,
Des écrans et des ruchés.*

*J'enrubanne et je jarrête,
J'agence des horizons ;
J'ajuste des gorgerettes,
Des bouillons et des frisons.*

*J'invente la bagatelle,
La dentelle à dents de loup,
Le jaseron, la margelle,
La bretelle et le trou-trou.*

*Par chaque point que j'ajoute
Et par chaque coup d'aiguille,
Je me promets à lui toute :
J'en frémiss et j'en pétille !*

*Point couchant, point de chaînette,
Points de nœuds et de contours,
J'entremêle et je filète
Mon amour et son amour.*

*Il m'aimera, j'en suis sûre,
De droit-fil et de revers,
Et sur toutes les coutures
Je serai son univers !*

(Inédit)

Renouailles

*J'ai rescellé l'alliance perdue !
J'ai renoué comme en noces nouvelles
Avec le bleu des grandes étendues,
Avec le vert trépillant d'eaux et d'ailes !*

*J'ai retrouvé la voyelle mouillée
De mon ruisseau, le roc épaulé d'herbe
Et, tout au long des heureuses journées,
L'odeur mêlée de bois vif et de gerbe.*

*Entre la terre et mes désirs profonds,
Entre les beaux nuages et mes songes,
J'ai retrouvé la secrète union,
La ressemblance exempte de mensonge !*

*Ah ! laissez-moi, loin des murs où je meurs,
Ah ! laissez-moi rester, âme chevreuille,
Saoule d'air fraîche et de haute saveur,
Dans l'amitié des branches et des feuilles !*

(Toucher terre)

Le mot Daisy

*Laissez fleurir au détour de mes phrases
Le mot daisy – l'œil-du-jour aux longs cils –
Et brûler doucement dans mon extase
Le mot snowflake et le mot daffodil !*

*Laissez glisser vos syllabes légères,
Silènes et glycines ! Laissez-moi
Vous rassembler, snowflake et primevère,
Daisy, glaïeul, daffodil et lilas !*

*Oh ! laissez-moi, mes consonnes françaises,
Mêler à vous comme on mêle deux eaux,
L'eau fluide de ces mots où rien ne pèse,
Où l'on entend s'envoler des oiseaux !*

*Oh ! parmi vous, dormeuses, demoiselles,
Laissez éclore daisy ! Et vous, île,
Aile, clarté, soleil, souffle, dentelle,
Laissez fleurir snowflake et daffodil !*

(Toucher terre)

*Le cri du coq est plein
De brumes agricoles,
De paille, de rosée,
De blés et d'herbes folles.*

*Je l'entends m'arriver
D'une enfance lointaine,
Je l'entends grésiller
Au fond de mes Ardennes.*

*Il me rend un bonheur
De verte songerie,
Il me rend un pays
De paysannerie.*

*Il me rend mes campagnes,
Les chevaux de l'été,
Un jardin de cocagne,
Un ciel à peupliers,*

*Le pain brun sur la table,
La poussière au grenier,*

*La chaleur des étables
Et l'odeur du fumier.*

*Il évoque un ciel d'or
Sur des buissons de cierges,
Des lieues de boutons d'or,
Un bleu de Sainte Vierge,*

*La peineuse semaine,
La crécelle en furie,
Les cloches qui reviennent
Et mes Pâques fleuries,*

*Des aubes irréelles
Sur mes grands bois dorés
Et des vols d'hirondelles
Tout autour du clocher.*

*Il me rend un amour,
Il me rend un Condroz
D'herbages, de labours
Et de coquelicots.*

*Le cri du coq est plein
De matins balancés,
De soleils en puissance
Et de soleils passés.*

*Il m'annonce un royaume
De feuillages et d'eaux
Où l'automne est un psaume
Et l'aurore un credo.*

*Il me promet une aire
De silence profond
Où je pourrais vanter
Le blé de mes moissons.*

*Il m'annonce une terre
Où je retrouverais
Des saisons légendaires
Et des pouvoirs secrets,*

*L'espace sans mesure,
Mon bien, ma liberté,
Un azur sans fêlure
Et mon identité.*

*Le cri du coq est plein
De rappels et d'appels.
Je l'entends éclater
Au cœur de l'éternel.*

(Inédit)

*Et tout à coup c'est mon âme
Dans le plus obscur de moi
qui se réveille et qui brame
Sans qu'elle sache pourquoi,*

*Mon âme qui crie rapine
Sans savoir vers quel butin,
Mon âme qui crie famine
Sans savoir de quelle faim,*

*C'est mon âme qui s'altère
Sans savoir de quel alcool,
Qui se tend et s'exaspère
Sans pouvoir prendre son vol,*

*Mon âme qui se fiance
Sans savoir à quelle joie,
Qui s'ébranle et qui s'élançe
Sans savoir vers quelle proie,*

*Quel gibier, quelle figure,
Quelle secrète raison,
Quelle impossible capture
Au-delà de l'horizon,*

*C'est mon âme à tire-d'aile
Dans un désir éperdu,
Qui retombe, qui chancelle
Et soudain qui n'en peut plus.*

(Inédit)

Le visage

*Je marquerai ce jour du dessin d'un visage
Comme d'autres le font avec un caillou blanc ;
Mais ne le cherchez pas à travers mon langage :
Je veux que son secret demeure hors du temps.*

*Si vous croyez le voir qui s'approche et qui tremble,
Gardez-vous d'en rien dire : il pourrait prendre peur ;
Un visage est toujours plus mortel qu'il ne semble,
Il n'est en liberté qu'au plus profond du cœur.*

*Moi-même, en lui donnant cette maigre lumière,
J'ai dû peser mes mots pour ne pas le nommer ;
Et si je veux qu'il vive, il est temps de me taire :
Le peu que j'en ai dit suffit à le blesser.*

(Visages)

Astres

*Emmêlés aux féeries, survivant aux désastres,
Incarnant mes désirs et mes hautes raisons,
Les visages en moi tournent comme des astres :
Ils ont leurs apogées, leurs jeux et leurs saisons.*

*Ils ont leurs mouvements, leurs fastes, leurs figures,
Leur Lyre, leur Grande Ourse et leur Aldébaran.
Ils font au fond du cœur de semblables brûlures
Ou traversent le ciel d'un long trait fulgurant.*

*Ils ont leurs tremblements, leur éclat, leurs errances.
Ils ont la même source et le même destin.
Quelques-uns sont, hélas ! à la même distance,
Et leur clarté m'aveugle alors qu'ils sont éteints.*

(Visages)

*Je fus sur cette terre, en des temps très anciens,
Le prince d'un domaine où tout était possible,
Où tout était promis dans le ciel du matin,
Où tout était donné, jusqu'à l'inaccessible.*

*Si je suis prince encor, je suis prince sans gloire,
Sans titre et sans pouvoir, – et pourtant je le suis,
Et je me souviens bien de tous mes territoires,
Et j'écoute chanter le nom de mon pays ;*

*Et j'espère toujours, contre toute espérance,
Qu'à force de rêver du royaume endormi
Je serai libre enfin, par miracle, par chance,
Et j'irai remontant vers les bonheurs promis !*

(Tenter de vivre)

Le mal d'enfance

*J'ai mal à mon enfance, un mal amer et doux,
Mon enfance blessée comme un chardonneret,
Mon enfance qui dort comme un buisson de houx
Dans une lointaine forêt.*

*Je me souviens des jours de printemps où le maître
Écrivait à la craie sur un grand tableau noir
Entre les vergers blancs qu'on voyait aux fenêtres,
Radieux comme des reposoirs.*

*Y puis-je, mes amis, si la maison d'école
Me poursuit de son goût de gomme et de papier,
Avec la bonne odeur des brumes agricoles
Et les baisers ronds des pommiers ?*

*Y puis-je si malgré mes plus douces captures
Je n'ai pas oublié les vols gris des pigeons,
À l'orée d'un dimanche ouvert à l'aventure
Comme un domaine très profond ?*

*J'entends sonner mon pas dans les vieilles ruelles,
J'entends de vieilles gens me donner le bonjour,
Et babiller sans fin les vives hirondelles
À la saison de leurs amours.*

*Je me souviens de tout : des essaims de la neige,
Des nocturnes maisons aux carreaux éclairés,
Des filles emportées dans les feux du manège
Au galop des chevaux dorés.*

*Qu'il faisait beau, mon Dieu, lors des grandes vacances,
Au petit Bois-des-Chats, sur la route d'Ahin !
L'univers à mes yeux baignait dans l'innocence,
Celle du tout premier matin !*

*Le monde répondait à mes questions tremblantes
Par des étés si beaux qu'il n'y en aura plus !
J'étais l'ami des eaux, des soleils et des plantes
Qui font un jardin d'un talus.*

*Je comprenais l'oiseau, je parlais aux feuillages ;
Je faisais avec eux entente et compagnie.
Je savais les secrets des merveilleux nuages
Dans leurs hautes nuageries.*

*Jamais plus les forêts ne seront aussi vertes,
Le ciel jamais plus bleu qu'il n'était sur les blés
Comme au-dessus des pins, dans les drèves offertes
À mes songes toujours comblés !*

*Tout m'approuvait alors, et tout m'était promesse
En même temps que tout me chargeait de ses dons,
Et si j'étais l'enfant que son trop d'amour blesse,
Ce mal lui-même m'était bon.*

*Le temps me paraissait comme une aube éternelle,
Il s'en venait vers moi qui m'en allais vers lui ;
J'adhérais à la vie comme une tourterelle
Épouse l'air qui la séduit.*

*Ah ! Je veux mordre encor aux pures récompenses
Dont j'entends le coucou me parler dans les temps !
S'il t'arrivait de rencontrer ma belle enfance,
Dis-lui tout bas que je l'attends.*

Le dernier poème

*Règne de la chaleur mauve et jaune, éclat
Du bonheur dans l'oubli de tout ce qui n'est pas
Lui-même et dont la force est comme une blessure,
Et la blessure une très intime capture ;
Suspens du temps dans l'espace transfiguré
Infini descendu dans la fugacité,
Fusion de l'évidence et du profond mystère,
Instant de fête au faite d'or de la lumière,
Noces de mouvement et d'immobilité
Dans l'éblouissement de l'éternel été.*

(Inédit)

Synthèse

La trajectoire de Saintonge est comme celle d'une fusée lancée la nuit de Noël sur un haut plateau condruzien, et qui serait venue s'éteindre dans l'éblouissement du mois d'août, la veille de l'Assomption.

Entre ces deux fêtes, un itinéraire jalonné par huit recueils dont nous craignons de ne pouvoir donner une idée fidèle même en raccourci. Cette synthèse sera donc d'abord une invite à le rejoindre dans ce qu'il a laissé. Mais la difficulté vient de ce qu'on ne trouvera certains livres que dans des Bibliothèques (Louvain-la-Neuve, Namur, Moretus, Communale, Provinciale) et qu'il reste quantité d'inédits qui réservent bien des surprises.

Les quatre premiers volumes ont contribué à faire connaître le jeune poète, doué et avide d'être entendu. Mais ce n'est vraiment qu'avec *Tenter de vivre* qu'il affirme sa maîtrise.

Saisons fut écrit sous l'influence de Van Lerberghe et du Maeterlinck des *Serres chaudes*, ces petits poèmes de trois tercets, quatre quatrains, disent l'attrait d'un visage, le chant des saisons dans leur ronde de fleurs et de pluie.

Avec *Le jeu de l'ange et de la vertu*, les épigraphes annoncent franchement les influences subies et les modèles suivis : Supervielle, Valéry, de Hauleville, O.-J. Périer, A. Bernier, A. Marin. Supervielle lui écrivit à propos de ce recueil : «Il y a là une touchante tendresse, un rayonnement qui nous atteint» (31-8-1947).

Fiancée mon arc-en-ciel contient les poèmes écrits avant son mariage. Son *journal* indique qu'à cette époque, il découvrait les œuvres de Marie Noël, Francis Jammes, Claudel, Péguy, et qu'il s'enivrait des livres d'Alain-Fournier, son modèle le plus admiré parce que le plus fraternel. Quand Geneviève Fauconnier lui demande la raison du choix de son surnom, il répond : *Si j'ai choisi ce nom, c'est d'abord que, pour moi*

comme pour Alain-Fournier, il s'agit avant tout d'être dans un pays, pays de perpétuelle découverte, pays où tout est possible. Pour lui comme pour beaucoup d'autres de sa génération, Yvonne de Galais et le Domaine Perdu, la femme aimée et le pays se confondent dans le même enchantement,

*Et je retrouve en ton visage
La source, l'herbe et le soleil.*

C'est l'exil africain qui a fait sourdre le chant des *Poèmes pour Namur*. Et c'est la nostalgie de l'absence qui lui donne ce ton de panégyrique que pourront comprendre les Namurois et tous ceux dont l'âme s'accorde au fil fuyant d'un fleuve. On pourrait craindre qu'une célébration de la ville aimée reste limitée à l'énumération de ses charmes, mais il le fait à la manière du *Conscrit des cent villages* en faisant chanter les noms : *Hastièrre, Lustin, Crupet, Yvoir, Ciergnon, Virelles, Celles, Lives, Brumagne, Géronsart*, etc., villages du Namurois, que célèbre aussi ce très beau livre illustré qu'il intitula *Le pays de Namur* (2).

Vu par le poète, le pays de Namur apparaît fondé essentiellement par ses deux fleuves. C'est la rencontre de la Sambre et de la Meuse, celle-là poussant celle-ci vers l'est, qui donne sa figure au pays : *Les voilà donc unies plus intimement que les deux génies barbus qui, sur la porte de Sambre et Meuse, mêlent en riant les eaux de leurs urnes* (3). Ce sont ces cours d'eau, ces eaux, ces flots aux couleurs changeantes, les écluses, les ponts, les rives, les chemins de halage, les chalands qui glissent lentement, le port, les yachts venus d'ailleurs, les pêcheurs têtus, qui donnent à Namur son visage et son rythme. Même le fougueux cheval Bayard de la légende s'est figé sur sa rive en plein milieu de son élan vers

2. Voir bibliographie.

3. In *Le Pays de Namur*, voir bibliographie.

le sud (4), vers l'Ardenne et le château du Duc Aymon : son aventure épique est finalement mosane puisqu'elle s'achève à Dinant (5). Fixé ici, invisible ailleurs par la volonté de l'enchanteur Maugis, il voit passer l'eau lente et fuyante. Ainsi fit Saintonge, ayant planté sa tente au bord de l'eau, (avenue de la Pairelle), il l'a vue défiler sous ses yeux attentifs, regardant tour à tour son embâcle et les champs de glace qui la recouvrent en hiver, et ses grondements lorsque la débâcle et la fonte la font déborder. Après ces colères, elle rentre sagement dans son lit, *l'endormeuse*, comme l'appelait Péguy, l'ensorceleuse, la calmante, l'inspiratrice, miroir tendu à l'esprit qui se voit en elle... Un fleuve, toujours, pose des questions à celui qui rêve sur sa rive : l'eau, qui vient d'où ?, qui va où ? garde le secret de la réponse que cherche l'enfant de Charleville, de Namur ou de Huy.

Le fleuve large et lent dans ses courbes profondes devient ce miroir qui lui renvoie son interrogation :

*souvent penché sur l'eau profonde
Pour y guetter le reflet de son nom,
[...]
Le miroir gris des eaux mouvantes
Me renvoie mon propre secret.
[...]
Mon élément c'est l'instable
Le divers et l'ondoyant
L'inconstant, l'insaisissable
L'improbable, le mouvant.*

Même son style se ressentira de cette parenté fluviale et coule avec des «obstinato» dont la persistance porte bien l'empreinte du lent

4. Sous la forme d'une sculpture de O. Strebelle.

5. Rimbaud disait : *C'est en ces bords qu'on entend / Les passions mortes des chevaliers errants* (Pléiade p. 127).

mouvement continu des eaux du fleuve. Celui-ci devient symbole du cours de la vie :

Je rêve de ma source et de mon embouchure.

L'embouchure était proche et l'heure où le Temps se figea pour lui en éternité...

Ainsi donc, l'itinéraire secret de cette âme en recherche est celui qui part de la terre natale, laquelle lui livre les clés symboliques de ses sources et de son fleuve. De la méditation et de la contemplation du fleuve natal, surgissent le chant profond, l'image, la métaphore, le rythme, et le sens, comme direction et signification. Et le poète, en son alchimie personnelle, rejoint Héraclite, le vieux philosophe, qui disait :

De la terre naît l'eau, et de l'eau, l'âme.

À Namur et partout où les esprits sont façonnés par le cours serein du fleuve mosan, – écoulement et plénitude – on est bien placé pour voir les correspondances et les équivalences entre la vocation profonde d'une ville fluviale et cette œuvre poétique qui en épouse la forme. C'est ce qui explique sans doute une recrudescence périodique de l'intérêt porté à l'œuvre de Saintonge dont une preuve est la réédition en 1990 des **Poèmes pour Namur** par les soins de l'échevin de la Culture Guy Carpiaux, et qui sert à l'échevinat comme carte de visite offerte aux étrangers de passage. Il y a, de plus en plus, une lente mais effective prise de conscience de l'aubaine que constitue pour une ville, surtout quand elle est jolie comme Namur, le fait d'avoir son chantre et son troubadour. Et plus encore quand ce poète est si profondément épris qu'il en parle en terme d'amour comme s'il s'adressait à une femme tendrement chérie :

*Ô ma ville que j'aime et que je ressuscite
ma ville qui toujours prenez forme de femme...*

On trouvera difficilement un autre poète de valeur, si profondément inspiré par l'amour de la ville-au-bord-du-fleuve qu'elle en devient

presque irréelle, un peu mythique, ville de sèves, de songes et de souvenirs.

Souvent l'hiver, de grands cygnes des neiges viennent de la Norvège et se reposent un peu sur l'île vas-t'y-frotte à La Plante, avant de reprendre leur envol vers les pays du soleil. Ainsi fit le poète : il est venu toucher terre dans la vallée et puis il est parti pour le Pays-sans-nom qu'il n'a cessé de chercher au travers de sa ville mosane et de ses tendresses.

Entre 1951 et 1960, Saintonge ne publie rien, ce qui ne veut pas dire qu'il n'écrit pas ; il engrange. Son *journal* fait état de ses lectures : Colette, Shakespeare, Tagore, Villon, Éluard, Guilton, la Bible, Bachelard, Bosco.

Lorsque paraît *Tenter de vivre*, le ton a changé. Le titre indique un effort et les poèmes expriment une crise. Mais le choix du titre emprunté à Valéry signifie quand même une volonté d'assumer l'existence qui est la sienne, menacée, encombrée, responsable d'une famille, enchaînée au quotidien : *À la gagner je perds ma vie*, dit-il. On le voit se débattre comme quelqu'un qui ne peut se maintenir à flot et se sent couler. Les malheurs du temps lui inspirent un long poème en versets libres, du genre claudélien. Il n'y a plus qu'une immense détresse en noir et blanc (couleurs que l'on retrouve dans 4 ou 5 poèmes). Cet assombrissement de son univers a sans doute des raisons personnelles, mais il vient aussi, comme dans *La sauvage* d'Anouilh, de ce que :

*Il y a toujours
Un enfant perdu,
Un pain qu'on refuse
Un homme innocent
Et que l'on accuse. (p. 28)*

C'est comme si son royaume enchanté avait tout à coup perdu son charme. *Écorché, pitoyable, dévoré d'une soif insatisfaite, vaincu, pillé, brisé, écartelé*, il n'accuse pas le monde, la vie, mais lui-même :

Tout le mal est en moi qui ne veux pas mourir

La maison, avec sa cargaison d'enfants et la femme aimée, est comme un navire lancé, avec lui au gouvernail, dans les périls nocturnes.

Tous ces liens qui le ligotent l'empêchent aussi finalement de sombrer, car il n'est pas de la race des désespérés. Il attend, il croit en la rencontre de signes, rites nouveaux, douces visitations, grâce... L'annonciation de la béatitude se fait attendre... patience, le Temps, ce grand tyran, peut se faire complice :

*Temps étrange qui cicatrise
Les blessures que tu nous fis... (p. 93)*

Après ces années de transes et d'affres, on a l'impression qu'il sort progressivement de l'impasse grâce à un recours aux dieux familiers de l'enfance, du pays natal, de la famille. Sans ces racines, il eût perdu l'équilibre, peut-être.

C'est dans *Natales* qu'on assiste à ce rétablissement, à la fois effort pour retrouver l'équilibre et aussi retour à la santé :

*Tout paraît à nouveau possible,
Tout est prêt à recommencer (p. 10)*

*Je t'ai retrouvé mon pays d'enfance
Et tu m'as sauvé une fois de plus. (p. 83)*

Une série d'adjectifs féminins pluriels dont certains sont des néologismes, servent de balise au recueil et en indiquent les temps forts : *Natales, Bucoliques, Forestières, Hutoises, Filiales, Noéliques*. Le dernier, intitulé Sources, est un vaste Cantique de l'eau, d'une facture franciscaine, qui fit dire à Gaston Bachelard : *Que n'ai-je connu quand j'écrivais mes derniers livres, vos poèmes ! Quels arguments ils m'eussent*

donnés! (lettre du 26-3-61) (6). Et Jean Guitton : *J'ai savouré ces vers dont plusieurs (notamment sur le temps) expriment dans la langue poétique ce que je sens du point de vue philosophique.* (lettre du 30-12-60).

Mais voici qu'il chante les **Visages**, ceux des vivants et ceux des morts. L'épigraphe fait référence à Max Elskamp, indiquant une autre fraternité littéraire. Les visages ne sont pas des masques, mais bien plutôt des «révélateurs» du Pays Entrevu. Il accepte maintenant de voir la vie par eux, et cette attention aux autres le sort de son cachot personnel où il a bien failli étouffer de nostalgie. *Au fond de sa cage natale*, il s'exerce à l'accueil, à la *visitation*, à l'hommage, et cela *pour l'amour de l'amour*.

Ces trois derniers recueils ont fait accéder le poète à ce que Patrice de la Tour du Pin appelle le regard :

*Des grands initiés aux jeux de connaissance
Et des coureurs du large...*

Toucher terre traduit un accord profond avec les nourritures terrestres, et témoigne d'un nouvel appétit. Résonance, alliance, correspondance, *renouailles*, dit-il même dans un joli néologisme, il peut maintenant chanter *la secrète union* retrouvée, *la ressemblance exempte de mensonge*. S'ensuit une célébration très gidienne des gourmandises réveillées : *La litanie des fruits, la litanie des légumes, la pomme, la faim*, en font foi. Toucher terre c'est aussi toucher, palper ce monde et ce qu'il contient de savoureux :

*Toucher un museau de chien(...)
Toucher un genou de femme(...)
Le pelage, la toison,
La soie, la chair, la dentelle...*

6. *La psychanalyse* du feu est de 1932, *L'eau et les rêves* de 1942.

Si l'auteur est entré en jouissance, il ne laisse cependant aucun doute sur cette nouvelle tendance épicurienne : elle reste fort mêlée de spiritualité, et le Cantique des Créatures commencé dans le recueil précédent, est ici repris et complété par les trois Cantiques du Feu, de l'Air et de l'Eau. Plus encore que franciscaine, cette poésie fait penser à l'équilibre sans problème que semblent atteindre certaines œuvres hindoues qui allient à la fois le plus serein érotisme et la plus haute spiritualité. Il n'y a là rien d'incompatible pour Saintonge et nous ne serions pas loin de croire qu'il a accédé à ce type de pensée par l'intermédiaire de Claudel pour qui finalement *Dieu écrit droit avec des jambages tors*.

C'est le ton que l'on découvre aussi dans certains inédits. Ceux-ci révèlent en effet ce nouveau point d'émergence. C'est le cas du Cantique des épousailles qui vaudrait d'être cité tout entier (7). L'aventure est tapie dans ces mots charnus, gonflés de sèves et de sucs, pulpeux, juteux, dans cette concupiscence qui flaire et subodore tout parfum qui lui passe à portée de nez.

Le bréviaire de l'Amour Heureux chante ses Heures et les phases généreuses de la vie, de Matines à Complies, dans un plain chant étrangement voluptueux.

Bois, aspire, cueille, dévore, mords, pelote, mâchonne, tâte, croque, palpe, grapille... paroles de Saintonge en accords arpégés, gammes d'injonctions qui somment le lecteur d'entrer en jouissance et le vouent à l'ivresse, litanies propices à l'entendement du mystère, à l'imminence des découvertes intérieures : *l'endroit des choses dont nous n'apercevons ici-bas que l'envers*. Cette poésie donne l'eau à la bouche et fait tourner la tête, capiteuse, moelleuse, elle grise un peu...

7. Nous renvoyons le lecteur à la préface de *L'Amour heureux* qui comporte une analyse détaillée de ces Inédits.

L'amour, c'est d'abord, face à l'homme, la femme, et on lui sait gré de s'être montré au naturel avec son regard et son flair d'homme affamé de femme, la prenant à *la sauvagère*,... à *chevauchons*,... dans ses *renouilles* sans fin.

Il dit l'étonnement, l'attrait, le désir, l'envie de mordre, d'ouvrir, de pénétrer... Il dit la femme qui l'affriole, dans ses affûtiaux de dentelles. Et il dit cela naïvement, comme une évidence, naïvement en effet car ce mot veut dire, à l'origine, d'une manière ressemblante et sincère et qui représente bien la chose telle qu'elle est.

L'amour c'est aussi cette **Terre** lancée dans l'espace comme une caravelle porteuse de choses si belles comme l'Eau, le cri du coq, la Meuse tant aimée, sa ville, la pluie, la nuit. Il chante son assentiment et son consentement au monde créé, qui le saouïe de fleurances, de fragrances, l'induit en tentation de gourmandise et d'enchantement.

L'amour c'est enfin l'ascension du corps dans l'âme, ***l'Infini*** dans les fissures du Temps, la greffe de l'éternel dans le charnel.

Ce qui ne semble pas douteux c'est que cette trajectoire l'ait mené à *franchir le mur (8)*, et qu'il ait eu le pressentiment d'une transfiguration prochaine :

*...instant de fête au faite d'or de la lumière
Dans l'éblouissement de l'éternel été*

(Dernier poème, inédit)

Avant de terminer, disons un mot de l'utilisation de l'anaphore et de la litanie, qui devient, au cours des ans, le procédé favori du poète et que nous appelons sa forme « fluviale » parce qu'elle coule toujours la même et toujours différente. Certains n'ont pas manqué de lui en faire le

8. D. Prouhèze : *Il n'y a pas d'autre mur et barrière pour l'homme que le ciel*. Rodrigue : *Le ciel, ça n'est pas un mur (Le soulier de satin)*.

reproche. Tel poème contient, sur 68 vers, 36 fois le mot *attendre*, tel autre de 33 quatrains commence 60 fois par les mots *une femme*. Il ne manquera pas de lecteurs pour trouver ce procédé obsédant, voire fastidieux. Cependant, en comprendre la portée permet de pénétrer et d'apprécier ces espèces de «mantras» quasi hypnotiques à valeur incantatoire. Comme le poète l'emploie vraiment de propos délibéré et de plus en plus fréquemment, il faut y voir un choix personnel et réfléchi, une nécessité. Lui-même s'est expliqué à ce sujet : *Chez moi, la répétition, l'anaphore, tout cela m'est vraiment consubstantiel, en-dehors de toute influence possible de Péguy. (...) Elle m'est tellement nécessaire, cette forme, que je sens bien que j'en écrirai encore. Certains m'ont reproché d'en avoir déjà écrit trop, mais c'est plus fort que moi : j'ai besoin, à certains moments, de cette forme. Et cela peut s'expliquer. L'explication vraiment adéquate, c'est Carlo Masoni qui me l'a fournie lorsqu'il a dit que ces poèmes par énumération tentaient, chez moi, d'épuiser l'inépuisable, eh bien, c'est tout à fait cela* (Interview de Saintonge par Marcel Lobet).

Marcel Thiry lui écrit à ce propos avec délicatesse et franchise : *Que vous dirai-je?... De vous méfier des automatismes, des refrains qui servent de volant et font tourner tout seul le poème une fois lancé. Cela ronronne, cela tourne rond, mais ce n'est pas nécessaire et la nécessité régit la poésie. C'est un petit axiome que je vous propose. J'ajoute tout de suite que tout est dans la sincérité et qu'un poème comme **Je te l'ai dit**, également bâti sur une répétition, est une chose exquise et fraîche, et hautement poétique* (lettre du 31-5-1946) (9).

S'il est vrai, comme le dit la Science des Symboles, que dans l'anaphore le Signifiant et le Signifié renvoient au Significateur, on peut dire peut-être qu'elle révèle l'origine de ses cultes et de ses adorations, comme les litanies révèlent au priant d'où vient sa prière, du Dieu ou du Saint qui l'inspire, du Dieu qui est en lui, qui l'enthousiasme. L'anaphore

9. Il est curieux de constater que le poème analogue d'Eluard (*Je te l'ai dit – L'amour de la poésie*, 1942) procède aussi par énumération.

alors, médium privilégié, devient lui-même le message et c'est lui qu'il faut lire à travers les vers cadencés. Quoi qu'il en soit, la *poésie fluviale* de Saintonge, c'est bien le langage qu'il a créé et qui *signe* son œuvre. Quel poète pourrait rêver mieux pour se faire *identifier*?

Conclusion :

En conclusion, l'œuvre de Saintonge se range à une place très honorable dans le concert des voix poétiques belges des années 50 à 65. On y découvre une âme sensible et amicale, délicate et fraternelle. Et ce chant de tendresse, qui module souvent du majeur au mineur dans des tonalités non tapageuses, est plus bénéfique, en définitive, à qui lui prête l'oreille, que certaines vociférations contemporaines.

On gardera longtemps sans doute le souvenir de ces poèmes volubiles comme le liseron entrelacé à la tige. Les aspirations profondes évoquées dans la haute voltige et les jeux vertigineux de ce virtuose des vers, sont là pour témoigner qu'en outre Saintonge, le temps de sa migration étant venu, a connu l'ultime détachement.

Et l'on pourrait lui prêter ces vers de Claudel qu'il n'aurait pas désavoués :

O mon âme sauvage, il nous faut nous tenir libres et prêts comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles quand sans voix retentit l'appel automnal (10).

Françoise González-Rousseaux

Document établi en 1987.